



Epopée sauvage Marcus Malte initie un jeune garçon à l'amour, la guerre et la folie au début du XX^e siècle

Par **ALEXANDRA SCHWARTZBROD**

De ce roman on sort époustoufflé. *Le Garçon* est une fresque historique autant qu'une fulgurante histoire d'amour, un parcours initiatique autant qu'une charge implacable contre la boucherie de la guerre qui envoie à la mort des hommes qui ne savent plus pourquoi ils se battent et s'entretuent. Marcus Malte est décidément un auteur étonnant, oscillant entre poésie, roman noir et épopée, il a l'art de surprendre et c'est un délice pour le lecteur.

«Un autre type de langage»

«*Le garçon*» traverse les quelque 500 pages et les trente années (1908-1938) balayées par ce livre avec la seule force de sa rage de vivre et d'apprendre. Intrépide, sensible, il est l'humanité à lui seul. Le roman s'ouvre sur une scène d'un autre âge. Une silhouette à deux têtes avance sur la lande, lentement, pesamment. «*On devine, on sent qu'il y a dans cette démarche quelque chose qui tient à la fois du désespoir et de l'obstination*», écrit Malte. A y regarder de plus près, deux êtres composent cet effrayant attelage : un adolescent, la peau sur les os, vêtu d'oripeaux. «*Il va sans chaussures, les plantes de ses pieds ont la texture de l'écorce. [...] Il est en nage, il luit, émergeant tout juste, dirait-on, de l'océan originel.*» Ce n'est pas qu'une image. Sur son dos courbé repose «*un poids presque mort*», une femme que la vie abandonne, sa mère. Sa mère qui n'a qu'un mot à la bouche : «*Mer, mer...*» Son dernier regard, elle veut le poser sur l'immensité bleue. A la seconde où elle meurt, le lecteur est rempli d'effroi : que va devenir cet enfant sauvage qui n'a même pas conscience du lien qui le rattache au seul être qu'il ait jamais approché ? On imagine un destin de bête sauvage. Ce sera celui d'un héros.

A partir de là, le bonheur commence. Celui du lecteur mais aussi celui du garçon, qui va connaître tout ce qu'une vie réserve de surprises heureuses et malheureuses, l'amour fou, l'amitié, la solitude, l'aventure, l'art, la mort. C'est haletant, trépidant, épique. Pas étonnant que le grand prix de l'Académie française ait couché ce livre sur sa première sélection ; il n'y figure malheu-

reusement plus, mais reste en lice pour le prix Femina.

«*J'avais envie d'écrire autre chose. Me transporter cent ans en arrière m'obligeait à utiliser un autre type de langage*, raconte Malte. *J'ai fait attention à ne pas utiliser de mots postérieurs au début du XX^e siècle.*» Comme à son habitude, l'auteur de *Garden of Love* (2007) et des *Harmoniques* (2011) écrit à l'oreille, privilégiant la sonorité. Ses mots roulent et ses phrases chantent, qu'elles décrivent la passion ou la mort.

Le garçon va tour à tour interpréter le Ravi dans une crèche vivante, puis mener une vie de saltimbanque, battant la campagne dans la roulotte de Brabek, l'ogre des Carpates, pour enfin être adopté par le vieux Gustave qui en fera son fils puis son quasi-gendre. «*J'ai voulu raconter l'histoire d'un garçon qui va chercher à devenir un homme*, explique Marcus Malte. *Qu'est-ce au fond qu'être un homme, s'intégrer dans une société civilisée ?*» Le garçon ne connaît rien à la vie en société, mais il ne demande qu'à apprendre surtout si sa maîtresse a les traits de la jeune et virevoltante Emma, la fille de Gustave. Sous le nom de Félix, le garçon va vivre avec elle ses années les plus folles et les plus douces, accédant aux moindres désirs de la jeune femme, même et surtout quand ils sont dictés par le marquis de Sade. «*Elle dit des choses comme Prends-moi. Ecarte-moi. Fends-moi. Transperce-moi. Mange-moi. Inonde-moi. Et il prend et fend et mange, et il en rajoute à sa guise sans qu'elle le lui demande.*» Mais sur tout bonheur le malheur plane. Le 1^{er} août 1914, alors que les amants reposent sous un saule, «*vides et gorgés, repus d'eux-mêmes*», les cloches, au loin, sonnent à la volée. La guerre.

Gustave veut s'enrôler mais son offre est retoquée. Trop vieux. Le garçon, lui, est la chair à canon idéale, bien dense et bien ferme. Il est prêt à tout donner : sa jeunesse, son énergie, ses rêves, sa vie. Marcus Malte ne nous épargne rien des horreurs de la guerre de 1914-1918. Ni les tranchées, ni la boue, ni les regards hagards, ni les corps enchevêtrés, disloqués. Il a beaucoup lu sur cette époque, notamment Blaise Cendrars qui apparaît sous les traits d'un caporal dont le bras est arraché par un obus.



Marcus Malte a déjà publié une dizaine de

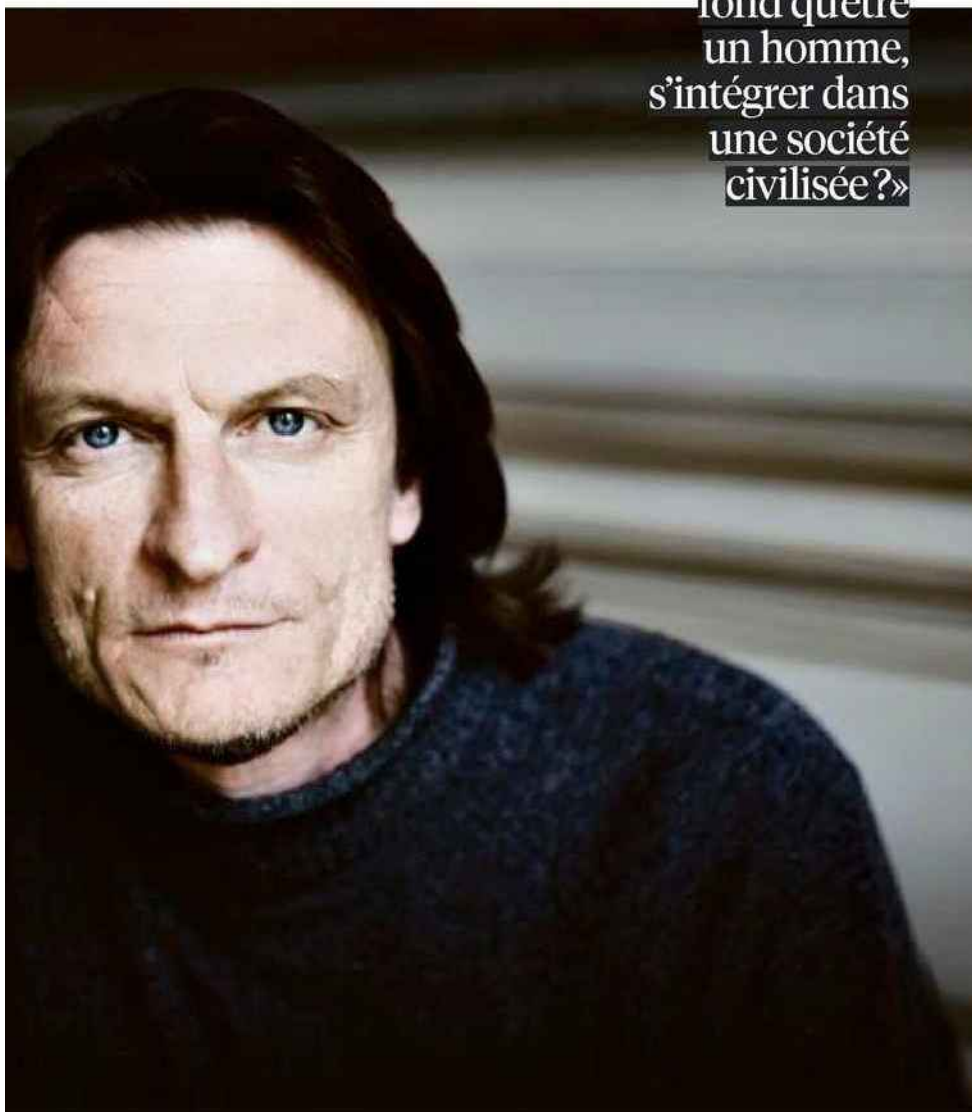
«*Le garçon a déjà atteint ce sommet de l'humanité que constituent l'amour et l'art, il va affronter cet autre sommet qu'est la guerre. Seule l'espèce humaine peut mettre autant de temps, d'énergie, de talent à tuer son prochain. Le garçon qui, au début du roman, est plus proche du règne animal, va se dire que, finalement, cette société dite civilisée ne présente guère d'intérêt si elle est capable d'engendrer une monstruosité comme la guerre*», dit Malte.

A l'état originel, animal

Certains chapitres sont sidérants. Ainsi celui qui, sur quatre pages, déroule les



«Qu'est-ce au
fond qu'être
un homme,
s'intégrer dans
une société
civilisée?»



romans, dont *Garden of love*, en 2007. PHOTO MELANIA AVANZATO OPALE LEEMAGE

liens du sang qui unissent les différentes familles régnant alors en Europe. «C'est donc une affaire de famille. On lave son linge sale : dix-neuf millions de morts. Et l'on se demande encore de quoi est venu se mêler Poincaré!» Ou cet autre qui, sur douze pages, enchaîne les noms, dates, lieux de naissance et de mort des légionnaires du 2^e régiment de marche du 1^{er} étranger. Beaucoup sont d'ailleurs. Ils ont été accueillis par la France et ils ont donné leur vie pour la défendre.

Le garçon va finir par retourner à l'état originel, animal. «En quelques semaines, ce n'est pas un nom qu'il se fait,

mais plusieurs. Au sein de la section, on l'appelle l'Ombre. On l'appelle le Sioux. Ross le Canadien l'appelle le Lynx. Wayne le cow-boy l'appelle Wolf. Quel que soit le surnom qu'on lui donne il est prononcé avec une certaine dose de respect dans la voix. Voire d'admiration. [...] Ils ont vu le garçon à l'œuvre, ils savent ce qu'il vaut. Il tue.»

Le garçon va se dépouiller de ses oripeaux d'être civilisé, d'être tout court, quitter l'humanité qu'il a eu tant de mal à atteindre. ◀

MARCUS MALTE LE GARÇON
Zulma, 534 pp., 23,50 €.